Zeitschrift: Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse

Herausgeber: Le messager suisse de Paris

Band: 4 (1958)

Heft: 2

Artikel: Quatre ans

Autor: Francillon, Clarisse

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847365

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CLARISSE FRANCILLON

Quatre Ans

Clarisse Francillon, dont nous publions ici un extrait de son livre « Quatre ans », paru récemment à Lausanne, aux Editions de l'Abbaye du Livre, est un des grands écrivains de la Suisse contemporaine. Elle a publié à la N.R.F. les ouvrages suivants : « Chronique locale », « La Mivoie », « Béatrice et les insectes », « Coquillage », « Le plaisir de Dieu », « Les Meurtrières ». A l'Abbaye du Livre, elle a donné : « Les Nuits sans Fêtes », « La belle Orange ». Les Editions de la L.U.F. ont publié « Les Fantômes ». C'est là un bagage qui en impose !

I

« Tout à l'heure, on ira en cueillir », pensa Vérène Cartenoud en apercevant l'échelle à rallonge dressée au milieu des branches qui s'arquaient contre le ciel pâle.

Pour atteindre aux plus élevées, il faudrait abandonner le dernier échelon, se hisser en écartant les feuilles, jambes griffées, des poussières d'écorces entre les cils. Et l'on se parerait de boucles d'oreilles et les noyaux rebondiraient sur le mur ; le jus des confitures éclabousserait la cuisine, les paniers se rempliraient de fruits, avec la toile par-dessus, si dure à coudre au rebord de l'osier ; avant de les descendre au train, on pèserait les colis. Mais l'ivresse du temps des cerises, qui songerait à l'éprouver cette année ?

Afin d'éviter d'écraser un carabe, Vérène fit un léger détour. Entre les lanières de ses sandales, ses pieds apparaissaient nus et bronzés. Au-delà du treillis, dans le jardin des Livet, les corolles des petits pavots de Californie s'agitaient parmi leur feuillage de dentelle. Mais ils foisonnaient trop, ils menaçaient de tout envahir ; de son côté, tante Renée n'en semait plus.

Vérène s'exclama : « Comme ils sont beaux ! »

Il fallait bien essayer de dire quelque chose à Mme Livet assise sur les marches, devant sa porte, épluchant des pommes de terre qu'elle jetait dans une soupière pleine d'eau. Des cercles de lumière ondulaient à la surface. Vérène hésita entre deux questions qui lui venaient à l'esprit : « Mais n'envahissent-ils pas tout ? » Ou bien : « Avez-vous des nouvelles de Jean-Pierre, Madame ? »

Mme Livet continuait à travailler sans rien dire. A ses doigts, des rubans d'épluchures se déroulaient, ternes et rosâtres. Vérène jugea préférable de ne pas parler des pavots, ni de Jean-Pierre. Elle hasarda :

— Elles germent...

De la pointe de son couteau, Mme Livet détacha un œil, avec son bras elle essuya sa temps humide. Son fils montait la garde quelque part à la pointe du Jura, elle ignorait le lieu exact de son cantonnement, mais elle le situait à peu près, en Ajoie. Et quand on se trouve en présence de gens incapables de respecter quoi que ce soit, pas même une honnête borne frontière qui ne leur a rien fait, absolument rien...

Vérène ne pouvait supporter en face d'elle un visage fermé. Ce besoin qu'on lui sourie, qu'on la trouve sympathique, charmante... Sa tante Renée voyait là une marque de faiblesse, une de ces failles du caractère dont il eût fallu se corriger à tout prix. « Mais je n'y peux rien, je suis comme ça », se dit Vérène.

Mme Livet se taisait toujours. Elle pensait à Jean-Pierre. Et que si ces Allemands que rien n'arrête se mettaient en tête de traverser notre territoire, les troupes de couverture seraient, bien entendu, les premières sacrifiées.

Enfin, elle dit : « A cette saison, bien sûr... » Et même s'ils la respectaient, cette fameuse borne, elle se demandait quand Jean-Pierre pourrait être licencié, pas avant des semaines, des mois peut-être, car les hommes, une fois que l'armée les tient, elle ne les lâche pas si facilement.

— Pas étonnant, déclara Vérène.

Elle sauta par-dessus un tas de surgeons de rosiers, elle pénétra dans la cuisine emplie d'une pénombre dorée.

Juchée sur un escabeau, Monica changeait les papiers d'un placard. Avant la mob, Monica sortait souvent avec Jean-Pierre, et Mme Livet accusait Monica de courir après son garçon. « Voilà pourquoi », songea Vérène. Ses semelles de bois claquèrent contre le dallage. L'eau du robinet coulait en filet brillant dans l'écuelle où nageait le beurre.

— Déjà rentrée ? demanda nonchalamment Monica. Elle ôtait une punaise de sa bouche.

— Le patron nous a libérées à midi, il n'y avait plus rien à taper, faut croire. Vérène déplia sa serviette

de bain humide. « Mais je suis quand même allée à la plage. »

— Eh bien, alors... La tête au fond du placard, Monica aplatissait la feuille de ses deux poings.

— Tout le monde était énervé, expliqua Vérène. Elle sentait une furieuse envie de s'emparer de ce rouleau de papier à fleurs, d'aider au tapissage des rayons, mais, d'habitude, Monica aimait qu'on la laissât travailler tranquillement dans sa cuisine. Sa bouche minuscule et froncée s'entrouvrit : « C'est de la chance. »

— En ce moment, la chance... Vérène fouettait l'air avec son maillot blanc. Son patron ne parvenait plus à dicter une seule lettre, à consulter un seul dossier. Toute la matinée, il avait arpenté les bureaux, bousculé son personnel : « Cette ville que nous chérissons... » Puis, à la petite apprentie qui classait les illustrés de la salle d'attente : « Laissez-moi ça. S'il vient quelqu'un cet après-midi, qu'il se casse le nez contre la porte, filez toutes. » D'ailleurs, aucun client ne viendrait. Au mois de mai, l'agence avait fait de brillantes affaires, on louait des villas comme on vend des salades, à des habitants de Zurich, d'Appenzell, des cantons rhénans, saisis par la panique : tout ce monde, alors, se déversait vers le pays de Vaud. Maintenant les gens se calmaient, rentraient chez eux avec leurs valises. « Mais de la part du patron, c'est quand même gentil », déclara Monica.

Elle demanda : « Et à part ça ? »

Vérène se dit que Jean-Pierre lui écrivait sans doute des cartes postales et que Mme Livet le soupçonnait. A part ça...

Ça n'allait pas. Nulle part. Ça allait même très particulièrement mal partout. On massacrait des régiments entiers, d'autres se rendaient jusqu'au dernier homme, des populations fuyaient sur les routes, abandonnant leurs maisons, leurs vaches au milieu des prés. « Si terrible », dit Monica.

Des manteaux démodés, une pèlerine, un panama, suchargeaient les patères de l'antichambre. Vérène écarta les étoffes, et la glace en losange refléta ses deux yeux fendus en biais qui lui plurent, ainsi que le dessin sinueux de la bouche, mais elle n'aimait pas cette peau tirée vers les narines, ni ces joues ternes d'une employée de bureau. Kitty avait bien de la chance avec son teint de Danoise et son travail dans un salon de coiffure : permanente gratuite et remise sur toute la parfumerie.

Du haut de l'escalier, une voix jaillit :

— Déjà rentrée, Vérène ?

Une des vieilles dames — de loin, elles se ressemblaient toutes — descendait, ses doigts effleuraient la rampe. Vérène entendit bruire sa robe de crêpe mauve imprimé, peut-être aussi son jupon ; les souliers à talons plats traînaient un instant sur chacune des marches d'ardoise, puis d'un mouvement brusque retombaient plus bas. « Et au sujet des dernières nouvelles... »

Mme de Nauflouve ne s'adressait plus à Vérène, mais à Mlle Jarrier, qui glissait son en-cas dans le porte-parapluies près de l'entrée, et sans doute faisait-elle une allusion discrète au poste de la maison, détraqué depuis quelques jours. « Quand je pense qu'ils sont à Reims, à Rouen, et notre gouvernement à Tours... »

A petits coups du bout des ongles, Mlle Jarrier défripa sa jupe en tussor dont l'ourlet se tendait sur ses bas noirs.

— Tours, une ville charmante, déclara-t-elle d'un ton rassurant. Elle jugeait son devoir de raffermir le courage de ceux qui l'entouraient, d'orienter le cours de leurs idées vers des horizons pacifiés. Cela ne pouvait nuire à personne. « J'y ai séjourné autrefois, au temps où j'étais colonelle de l'Armée du Salut, je l'ai été pendant trente-quatre ans », ajouta-t-elle à l'intention de Vérène. « Vous en doutez-vous, jeune fille ? Tours, la ville de Balzac. »

Mais les ingénues de Balzac, ces anges de pureté et de vertu, Vérène avait toujours envie de les faire passer par la fenêtre. Elle continua à monter. Une odeur qu'elle connaissait bien, fade, un peu moisie, lui sauta au visage : l'odeur des vieilles dames. « Evidemment, en un moment pareil, l'absence de radio... », entendit-elle. Afin de pouvoir conserver la maison, le jardin et sa vaisselle en wedgewood, Renée remplissait les chambres de pensionnaires, mais personne ne comprenait pourquoi aucun d'eux ne comptait moins de septante-cinq ans. « Dire qu'ils approchent de Paris... avec ma fille là-bas, mon gendre ! », s'écria Mme de Nauflouve.

La colonelle déclara :

— Paris se défendra, soyez sans crainte.

— C'est justement...

— On ne les laissera pas entrer comme ça, croyez-le.

Mme de Nauflouve décrochait un des chapeaux de paille, enfilait des gants de coton beige. Elle ne pouvait jamais se permettre de sortir les mains nues, même par temps couvert, le contact de l'air lui donnait de l'eczéma.

— Très volontiers, je vous accompagne... » Les deux dames disposaient de quelques minutes pour faire trois ou quatre pas avant le thé et cela n'ennuyait pas Mlle Jarrier de se promener encore un peu, au contraire. « Comme en 14, je l'ai toujours dit... » De nouveau, elle se pencha vers le cylindre des parapluies, elle tira son en-cas : « D'ailleurs, les miracles se produisent toujours sur la Marne. »

Vérène atteignait le couloir du deuxième étage où du basilic et de la sarriette séchaient par terre sur un numéro de la « Gazette de Lausanne ». Entre les tiges se détachaient les grosses lettres noires : « Marée allemande qui monte, tenaille qui se resserre, Paris qui n'est pas la France ».

Vérène referma sa porte, s'approcha de la fenêtre. Sous ses bras, la barre d'appui paraissait tiède. De cette ancienne chambre de domestique qu'elle partageait avec sa sœur, on découvrait les rangées de vieux et de nouveaux échalas dévalant la pente jusqu'au lac immobile, les monts de Savoie aux crêtes encore calottées de neige. Tout le vignoble semblait figé, coulé dans un métal. Seule, une buée ondulait au ras du toit. Un taille-crayon, une balle de ping-pong avaient roulé vers la gouttière. « C'est la plus belle vue de la maison », se dit Vérène. Elle dégrafa sa jupe.

C. F.